

Pigoń, Stanisław

Le souci de la langue et de la littérature polonaise du Prince Curateur Adam Czartoryski

Organon 26 27, 7-20

1997 1998

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.



Stanisław Pigoń (Pologne)

LE SOUCI DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE POLONAISE DU PRINCE CURATEUR ADAM CZARTORYSKI¹

Il ne fait nul doute, que, considérant le passé séculaire et combien méritoire de l'Université de Vilna, considérant la persévérance et la richesse de l'acquis de ses personnages prépondérants, élevés par leur rang au-dessus de la mêlée des travailleurs scientifiques, nous interrogeant sur les constructeurs dont l'oeuvre s'est révélée vraiment impérissable – au cours de trois siècles et demi nous n'en trouverons pas de plus dignes et de plus méritants que ces deux là: l'évêque Walerian Protaszkiewicz, véritable fondateur de l'Académie et le prince Adam Czartoryski, son rénovateur, son curateur pendant de longues années, son directeur spirituel en quelque sorte. Ces deux personnages personnifient – l'un à ses débuts, l'autre à sa fin – la conscience de la nécessité et du haut destin futur de cette école.

Des deux l'on peut dire que l'histoire, cette débitrice peu empressée n'a pas réglé ses dettes, que la science n'a pas mesuré leurs mérites à une juste aune. Si pour le premier cas on peut arguer que l'éloignement dans le temps et le manque ou l'insuffisance de sources peut fournir une explication (sinon une justification), pour le second, à savoir le curateur Czartoryski, nous sommes absolument impardonnables. Lorsqu'il fut obligé de quitter sa charge de curateur, le Senat de l'Université lui faisait ses adieux dans une missive spéciale, l'assurant d'une mémoire pérenne, inscrite dans les âmes: *quas generosa mentis Tuæ indole, consiliorum sapientia et auctoritate, doctrinæ humanitate, virtutum clarissimarum splendore in perpetuum Tibi devinxisti*².

Le Recteur enfin confirmait ces assurances en son nom propre dans une apostrophe au curateur:

”Toi qui a été si longtemps le père, le tuteur et le bienfaiteur de notre établissement et dont la mémoire en aucune façon ne sera jamais effacée, bien au contraire, avec le temps, quand les remous de la passion tomberont

comme cesse brusquement un orage, elle brillera avec encore plus d'éclat, car elle sera reconnue par la justice impartiale"³.

Un tel serment doit être évidemment tenu et le devoir en retombe sur nous, membres de l'Université renovée de Vilna. Car il nous faut bien admettre que le temps n'est pas encore venu de la „justice impartiale”. Nous devons à la science et à la Pologne une monographie sur le curateur Czartoryski. Le besoin s'en fait impérieusement sentir. Parce que l'état présent des recherches est lamentablement déficient, la littérature du sujet se réduit à vrai dire à deux brèves esquisses, l'une datant d'il y a cinquante ans et due à M. Żmigrodzki, l'autre, un peu plus récente, à J. Kallenbach. Mais elles ne sauraient tenir lieu d'une monographie historique exhaustive.

Mais rêver de monographie c'est bien trop, quand les sources relatives à ce sujet sont encore inédites. Restent toujours en manuscrit les mémoires du curateur Czartoryski, véritables traités pédagogiques et sociaux: „Remarques sur la manière actuelle d'enseigner dans les écoles...”, „De la nécessité d'une classe savante dans la société”, „De l'éducation des jeunes filles”, etc. De toute l'immense correspondance du curateur avec les recteurs de l'Université n'a été publiée que celle avec le recteur Twardowski; la correspondance avec Stroynowski et Śniadecki, conservée en grande partie, comme celle avec Malewski, miraculeusement préservée en entier, reste jusqu'à présent inédite. Les travaux de savants historiens, pour tous mérites „in perpetuum devincti”, la justice impartiale trouveront là de quoi affirmer leur jugement et fonder leur verdict. Ce serait indubitablement un des plus beaux fruits de notre présent jubilé⁴, si cette dette de reconnaissance envers le passé, affleurant à notre conscience, nous incitait à la rembourser au plus vite.

2

Du champ fort étendu de l'activité de Czartoryski comme curateur nous tirerons au jour un seul problème, pourtant – comme nous verrons – l'un des plus importants: nous suivrons de plus près son souci et le soin qu'il a pris de l'étendue et du niveau de l'enseignement de la langue polonaise dans les écoles qu'il supervisait.

Tout autre responsable organisant en ce temps-là l'enseignement dans n'importe quelle région essentiellement polonaise aurait eu assez de raisons pour attacher la plus grande importance aux problèmes de la langue. Le curateur Czartoryski, parce que Czartoryski d'abord et ensuite parce qu'il avait à organiser cet enseignement sur les immenses territoires du nord-est de l'ancienne République – avait de ces raisons quatre fois davantage.

Essayons, en effet, de nous remettre en mémoire quelques détails du moment historique.

Quand Czartoryski prenait sa charge de curateur, huit années à peine s'étaient écoulées depuis le troisième partage de la Pologne. La nation ne s'était pas encore relevée du choc provoqué par cette catastrophe. Surmon-

tant le désespoir et l'apathie, les cœurs les plus valeureux se raccrochant à des bribes d'espoir, cherchaient une assise solide pour leur foi dans la pérennité de l'existence nationale et ne songeaient qu'à propager leur foi dans les masses. Cette assise, si l'on excepte les illusions politiques: confiance en la révolution française, en Napoléon, en Alexandre enfin – on la fondait soit sur le sentiment d'une grande vitalité de la génération montante („La Pologne n'est pas morte, tant que nous vivons” proclamait la chanson qui devait devenir l'hymne national) soit sur le fondement qu'assure à toute nation la tradition et la langue.

Le mot d'ordre du retour au passé apparaît alors en tant que programme éducatif de la nation: connaître l'histoire de la Pologne indépendante, chercher dans sa gloire passée un réconfort dans la pénombre de l'esclavage; recueillir avec piété ses vestiges littéraires et artistiques, les anciennes mœurs – telles sont les directives de l'activité des Zaluski, des Czartoryski, d'Ossoliński. „Antiquam exquirite matrem” – cette devise préside à la composition des poèmes historiosophiques de l'abbé Woronicz, c'est elle également que prend pour sienne la Société Royale Varsoivienne des Amis de la Science.

Parallèlement à cette passion fiévreuse pour l'histoire et nos antiquités nationales surgit et s'affirme le souci de notre langue natale. La langue, depuis toujours élément principal de la différenciation des peuples, était menacée en ce temps-là en Pologne des plus grands dangers. Il s'est en effet trouvé infortunément qu'elle fût attaquée des deux côtés à la fois, sur deux niveaux différents. D'un côté le bâtiment du parler polonais fut menacé depuis ses fondements par l'intention, nullement celée par les envahisseurs, de russifier ou de germaniser, et ce fut au moment même où le raz-de marée de la mode étrangère faisait dangereusement craquer la charpente du faîte.

Ce danger menaçant le parler natal par le haut était particulièrement grave. La vague de l'engouement pour l'étranger, plus particulièrement le français, avait envahi la Pologne „pire qu'une horde de Tartares” du temps des rois Saxons encore et ne tarda pas à marquer de son sceau le costume, les mœurs, la langue (bien qu'il faille reconnaître qu'elle n'avait pas réussi à déloger partout le latin). La seconde moitié du XVIIIe siècle constitue l'apogée de ce déferlement, lequel a pour effet de rompre l'unité des couches moyennes et supérieures de la nation, d'en faire des entités particulières, parfois opposées les unes aux autres.

„Ainsi les citoyens d'une même patrie, dont l'éducation et la concorde devaient amener le bonheur universel, ne se comprenaient pas entre eux. Le grand seigneur méprisait le Polonais ne parlant pas le français, les grands seigneurs à leur tour étaient bernés par des juristes qui les manipulaient avec leur mauvais latin, pour celui qui ne parlait pas le français et n'entendait pas le latin des juristes il n'y avait que mépris et tromperie.”⁵

Cet état de choses, au lieu de se dissiper rapidement, dura jusqu'aux premières années du XIXe siècle. La haute société, donnant le ton à la vie

culturelle de la nation, contaminée par la francomanie, faisait peu de cas de la langue, encore moins du livre polonais et leur mépris pour les choses du crû se propageait largement parmi les couches moyennes de la société du fait de leur snobisme inné. On en vint à ce qu'il fût indécent dans les salons de la capitale de prendre la parole en polonais, lequel en tant que langue du commun n'était de mise que dans les communs, on en vint à ce que les grandes dames se crussent offensées de recevoir une lettre écrite en polonais. Cette francomanie eut une immense envergure. Nous avons permis – constate avec horreur le prince Czartoryski, général des terres de Podolie „que dans la brève période d'une vingtaine d'années fussent abandonnés tous les signes superficiels de l'identité nationale, au point que cette déraison après les têtes chenues contamina les jeunes... cette peste toucha les hommes de tout rang, à commencer par les seigneurs de nombreuses terres pour terminer par les derniers de leurs serviteurs”.

Cette peste toucha également la langue et, comme il était à prévoir, c'est là qu'elle exerça les plus grands ravages.

„Depuis une vingtaine d'années – poursuit le même auteur – notre langue se corrompt dangereusement à l'égal du honteux procédé si répandu consistant à rejeter nos us et coutumes pour singer ignominieusement les peuples étrangers... Nous nous transformons peu à peu en un troupeau anonyme, lequel, mélangeant les mots et les expressions, deviendra bientôt incompréhensible à soi-même et aux autres.”⁶

Lorsqu'ainsi la langue natale était malmenée par en-haut, simultanément, à travers la nouvelle administration installée par les envahisseurs, une autre vague de corruption attaquait la langue par en bas: le jargon bureaucratique charriait en profusion russicisms et germanisms. Le prince Czartoryski déplore les „abominables traductions serviles d'expressions apocalyptiques” qu'apportent les édits gouvernementaux russes et allemands.

Le danger se profile plus grand venant des écoles dans les zones autrichienne et prussienne. Tout l'enseignement, en effet, y est placé sous le signe de la germanisation, seule la zone russe reste pour l'instant libre de ces contraintes éducatives.

„Dans les régions qui sont tombées sous la domination autrichienne on extirpa jusqu'aux racines les règles de l'éducation polonaise; dans les régions qui incombèrent au roi de Prusse on fit de même; les muses polonaises ne trouvèrent quelque refuge que sous le règne d'Alexandre Ier.”⁷

Ce système éducatif visait évidemment à l'extermination, avec le temps complète, de la langue et du sentiment national; aussi rien d'étonnant que des patriotes attentifs et soucieux de l'avenir s'en fussent alarmés.

Etant donnée l'envergure encore restreinte à l'époque de la conscience nationale, la langue polonaise, sapée des deux côtés, pouvait se sentir justement menacée. Il ne faut donc pas s'étonner que des hommes de peu de foi faisaient sur l'avenir de cette langue des pronostics les plus noirs, admettant

carrément l'hypothèse qu'elle était vouée tôt ou tard à l'annihilation. Franciszek Karpinski se lamentait ouvertement:

„Cette langue et ces vers en mots polonais, qui sait
Si dans cent ans ils seront encore connus ici-bas.”⁸

La même sombre résignation animait Morelowski:

„Pour qui dorénavant jouerons-nous du luth,
Les Polonais seront Allemands ou Moscovites?”

Et pourtant cette langue natale si menacée constituait pour le pays démembré la plus forte, sinon l'unique, assise nationale. De quelle utilité pouvaient être les monuments historiques, voire l'histoire écrite, si les mots polonais ne trouvaient plus le chemin des âmes polonaises? Aussi les patriotes les plus clairvoyants se rattachaient désespérément à cette planche de salut, élevant le souci du parler natal au rang de devise nationale. „Tâchons enfin – proclame désespérément le Prince Général – de sauvegarder ce cher et unique vestige, le seul qui nous reste avec le sang versé”⁹ C'est assez semblablement que juge l'état des choses H. Kołłątaj, expliquant l'intérêt grandissant pour l'ancienne littérature polonaise après les partages, par le fait qu'ainsi les Polonais „essaient de sauver cette propriété nationale qu'est la langue, afin d'en doter les générations suivantes, seul trésor qui a encore échappé à la catastrophe générale et la perte de tous nos biens.”¹⁰

Dans cet état des choses nous comprenons pourquoi des personnages comme le prince-général Czartoryski, ou comme J. M. Ossoliński ne se limitent pas à recueillir les vieux livres, les monuments de notre culture, mais s'appliquent à enrichir le trésor de la langue polonaise. Leurs deux noms figurent dans les dédicaces du grand „Dictionnaire” de Linde, inscrits là par l'auteur en remerciement de l'aide matérielle accordée à cette oeuvre, laquelle dans la lutte pour la langue polonaise constituait une arme de choix.

3

En évoquant la défense de la langue polonaise et la lutte contre la francomanie déclarée au début du XIXe siècle par les esprits les plus éclairés, nous nous référerions à tout bout de champ au prince Czartoryski, général des terres de Podolie. C'était à bon escient. Il s'agissait en effet de montrer l'orientation patriotique si caractéristique de Pulawy, entretenue aussi bien par le prince général, auteur des „Pensées sur les écrits polonais” que par sa femme, auteur du „Pelerin de Dobromil” et fondatrice du temple de la Sibylle. C'est en effet dans cette atmosphère que grandissait, que se formait spirituellement le prince Adam, futur curateur de l'Université. Nous en trouverons facilement le reflet dans le programme éducatif que le jeune Czartoryski s'est imposé et qu'il réalisa dans son activité de curateur.

Bien que ne nous soit pas parvenue la longue missive¹¹ que le prince Général adressa à son fils dès qu'il sut sa nomination à la charge de curateur

et bien que nous soyons dans l'impossibilité d'en citer les préceptes et les exhortations, nous pouvons sans risque de nous tromper affirmer que l'idée de préserver et de renforcer le sentiment national, le souci de la langue polonaise y étaient exprimés avec une grande vigueur en tant que directive de tout programme éducatif.

Si à l'époque on pouvait songer avec inquiétude à la réalité du sentiment national dans toutes les provinces de l'ancienne Pologne, cette inquiétude était décuplée quant aux provinces du nord-est où les conditions étaient plus difficiles et les perspectives plus sombres.

La vaste région supervisée par le Curateur était diversifiée au point de vue ethnique. On peut dire qu'elle illustre de façon exemplaire cette diversification linguistique et culturelle qui caractérisait les territoires peuplés par une population polono-lituanienne-russe, différente par la race, la langue, la religion, intimement mêlée et pourtant difficile à rassembler sous une même bannière. Cette région, avec Humań à un bout et Kroże à l'autre, traditionnel champ de bataille de deux civilisations, la romaine et la byzantine, exigeait une politique éducative très complexe.

Nous ne savons pas si Czartoryski se rendait compte de l'envergure du problème, s'il entrevoyait une solution, conforme à la raison d'état polonaise, avec la même clarté qu'un Kołłątaj.¹² Celui-ci, en effet, faisait grief au gouvernement de l'ancienne Pologne de n'avoir jamais appliqué de programme éducatif dans ces territoires et de n'avoir pas abouti à la situation où dans toute la Pologne, dans toutes ses provinces „chacun aurait parlé polonais par solidarité avec le gouvernement, gardant par devers lui son dialecte par habitude ou obstination”. „Cette pensée – ajoute Kołłątaj – n'est jamais venue à l'esprit de personne.” Or, c'est justement à cause de cette disparité linguistique inconsidérément tolérée „que l'ennemi nous a causé fréquemment force préjudices”.

Nous ne savons pas si Czartoryski voyait les problèmes nationaux dans sa région avec autant d'acuité. Dans sa correspondance on ne trouve pas trace qu'il se soit préoccupé de problèmes linguistiques lituaniens, ruthènes ou autres. C'était d'ailleurs plutôt affaire d'église que d'école à cette époque. En tout cas nous pouvons supposer qu'il aurait fait siennes dans sa politique éducative les indications de Kołłątaj:

„Pour contrecarrer ce grand mal il nous faut absolument nous tourner vers la langue polonaise, veiller à son enrichissement et à sa popularité, travailler à rapprocher les différents dialectes et enfin introduire pour principe que les matières libérées soient enseignées dans la langue natale dans les écoles.”

Il faut toutefois ajouter et même souligner avec force que vu l'état de la conscience nationale à l'époque, le seul problème national qui se dressait devant le Curateur était polono-russe; à côté de lui pointait déjà, mais encore négligeable, la question juive. D'ailleurs dans la première période de l'exer-

cice de sa charge ce problème principal, polono-russe, ne s'était pas encore – du moins extérieurement – envenimé. La compétition séculaire des deux cultures, se livrant une lutte acharnée sur le champ de bataille lituano-ruthène, semblait s'apaiser momentanément sous le sceptre libéral d'Alexandre. Czartoryski, là aussi observant les choses avec discernement, se rendait bien compte de la précarité de ce temps de répit et tenait à en profiter dans toute la mesure du possible. Il haranguait ses subordonnés, les incitant à plus de zèle: „le temps viendra où tout homme droit se reprochera amèrement de ne s'être pas rendu aussi utile qu'il aurait pu”. Profitant donc d'une relative liberté de mouvements, il fallait fortifier le sentiment national polonais dans tout ce territoire.

Il est bien évident que l'instruction, et seule l'instruction, aurait pu y aider. Mais de ce point de vue la situation que trouva Czartoryski était proprement désastreuse. Sur le territoire qu'il supervisait (8 gouvernements, 8355 milles carrés de superficie et presque 11 millions d'habitants) il y avait en 1803 seulement 70 écoles, 349 instituteurs et 10 140 élèves, autrement dit un élève pour mille habitants. De l'efficacité des efforts du Curateur en vue d'étendre le réseau scolaire témoignent les chiffres. En 1820, c'est à dire dix sept ans plus tard, il y avait 430 écoles, six fois plus, 983 instituteurs et 21 174 élèves, donc plus de deux fois plus¹³. La qualité de ces écoles qui allait se perfectionnant ne peut se traduire en chiffres. Il va sans dire que cette nouvelle densité du réseau concernait surtout les écoles primaires, paroissiales et cantonales (depuis 1807 un oukase spécial du tsar en autorisait l'installation dans trois gouvernements) – nous voyons en ceci la construction fort pertinente des fondements de la culture nationale – par le bas. Les masses incultes pénétrèrent de cette manière dans l'orbite de la vie nationale.

Pendant que l'enseignement polonais se développant rapidement propageait la culture nationale, le Curateur se préoccupa également de l'enseignement juif; en dehors des campagnes il songea aussi à la population allogène des villes. Au début de 1823 il se confiait à Twardowski¹⁴ du plan qu'il avait conçu de réformer, en consultation avec les consistoires, les écoles israélites rattachées aux synagogues, ce qu'on appelait les heder. Le plan consistait à y introduire l'enseignement du polonais au détriment du jargon. Il faut ajouter qu'on a commencé à former à partir de 1808 des instituteurs juifs pour ces écoles¹⁵.

„Le but de nos efforts – écrivait le Curateur – est de propager la connaissance du polonais et, s'il le faut, également de l'allemand, parmi la population juive. Le hébreu resterait le langage savant et saint, comme le latin chez nous. Ce qu'il faudrait c'est éliminer de la vie publique ce mélange du mauvais hébreu avec des bribes d'allemand et de polonais. Ce jargon incapable de s'élever au niveau des sciences, incapable de se perfectionner, condamne irrémédiablement la population qui ne connaît que lui à une perpétuelle infériorité. Ainsi se révèle à nos yeux la nécessité d'ouvrir des

écoles destinées aux Juifs où l'on enseignerait le polonais. Ensuite il faudra s'occuper de traduire en polonais des livres de piété, les psaumes, les livres saints et les commentaires, afin que la population entière puisse utiliser le polonais pour ses prières."

Dans la suite de cette missive, expliquant la réforme projetée, Czartoryski invoque l'exemple de l'Allemagne, de l'Italie et de la France où l'assimilation nationale des Juifs s'est opérée il y a longtemps sans que la pureté de leur religion en pâtisse.

Remontant des bas-fonds de la société vers le haut, le même souci du Curateur de propager l'usage de la langue natale et de la conscience nationale polonaise, se manifesta dans le soin qu'il prit de l'éducation des jeunes filles, lequel traduisait son ambition plus large de changer le caractère racial polonais. Déjà le Prince Général, parlant dans ses „Pensées” de la francomanie des salons, en voyait la cause principale dans l'aversion du beau sexe pour le parler polonais. C'est lui en effet qui forgea et propagea l'idée que la langue polonaise est grossière et mal taillée, qu'elle ne se prête absolument pas à l'expression des sentiments un peu élevés, qu'elle est incapable de rendre „les nuances subtiles du cœur dans les pensées et les sentiments” que seule la langue française, élégante et raffinée, est à même d'exprimer.

„Combien nombreuses – écrivait-il – sont ces Polonaises souffrant d'une pléthore d'élégance (qui ne les rend que ridicules) qui préféreraient jeûner pendant 24 heures plutôt que quelqu'un découvre sur leur table de toilette un livre polonais.”¹⁶

Quoi d'étonnant dans ces circonstances, poursuivait-il, qu'il y ait en Pologne des manoirs où (excepté les antichambres et les garde-robes) l'on n'entend pas cinq mots de polonais dans la journée. Il fut aussi le premier à vitupérer la fanfaronade et la fausse affectation de nos précieuses ridicules, dont Niemcewicz¹⁷ fera enfin justice.

Que l'auteur des „Pensées” parlant de cette francomanie parmi les grandes dames n'ait en rien exagéré, nous en sommes convaincus, mais il faut souligner que l'ampleur de ce phénomène atteignait également les couches moyennes de la société.

„Chez nous en Volhynie – écrit une mémorialiste de ce temps – l'attrait du français est à ce point général, cet élément étranger a à ce point pénétré toutes les couches de la société, que non seulement les plus aisés ne peuvent s'en passer, mais la plus démunie des hobereutes, dès qu'elle a économisé mille zlotys, si elle a une fille, au lieu de la faire procéder dans ses pas, elle la mettra en pension chez une sous-gouvernante, pour que l'enfant puisse apprendre au moins les rudiments du français.”

Et ce n'est que rarement qu'une dame, parmi les plus éclairées, se rendait compte qu'un tel „système d'éducation non seulement n'apportait aucun profit, mais portait un coup terrible à l'attachement à la langue et la littérature

natales, transformant les jeunes filles en étrangères, incapables de s'exprimer en polonais"¹⁸

Or, pour extirper ce mal à la racine, pour éloigner le danger qui guette la langue polonaise des salons et des boudoirs, le curateur Czartoryski entreprend avec circonspection une œuvre de longue haleine. Se rendant compte que le danger réside dans l'habitude qu'ont pris les grands seigneurs de confier leurs enfants aux gouvernantes et maîtres étrangers et comprenant qu'un tel usage ne se laisserait pas déraciner du jour au lendemain, il décide de choisir des visiteurs honoraires parmi l'aristocratie et de cette manière, professionnellement en quelque sorte, de lier les magnats avec le système d'éducation nationale ce qui équivaldrait à créer dans les hautes sphères de la société une opinion contraire à la francomanie. Cette opinion, en descendant l'échelle sociale, se propagerait aussi dans la petite noblesse.

En même temps, le Curateur veille à ce que, si l'opinion en effet se renversait dans le sens souhaité, l'on puisse assurer aux manoirs et châteaux des précepteurs polonais convenablement préparés. Il prescrit donc de les sélectionner dès les écoles secondaires, de les instruire ensuite dans le métier de précepteur, de savoir les recommander ensuite à leurs futurs employeurs. Il se dit aussi convaincu que „si l'Université n'oublie pas d'écarter systématiquement de l'instruction les étrangers, on ne peut douter que, les circonstances aidant, nous réaliserons notre but"¹⁹.

Dans le même esprit Czartoryski estime nécessaire de créer des écoles pour jeunes filles, évidemment celles de bonne maison, et il soumet les „pensions” à la tutelle de l'Université. C'est en elles qu'il voyait en effet le berceau de la mauvaise éducation prétentieuse, la source de toute francomanie, de la fausse sensibilité, de toutes les contorsions du cœur et de l'esprit prenant les apparences de l'élégance et du bon ton. Czartoryski consacra aux problèmes de la réforme des „pensions” beaucoup d'attention et il développa ses idées sur le sujet dans un important mémoire²⁰. C'est par ces voies là qu'il cherchait à débarrasser les salons de la haute société de cette gangrène que représentait à ses yeux l'engouement excessif pour tout ce qui venait de l'étranger.

4

Pourtant, le champ véritable où le souci de Czartoryski pour la culture polonaise put se manifester et se réaliser dans toute son ampleur, ce fut l'Université de Vilna qui l'offrit. L'Université, en effet, produisant l'élite intellectuelle, donnait au pays des pionniers de la véritable culture lesquels cimentaient en quelque sorte la façade du bâtiment de l'éducation et lui assuraient son style propre. De cette élite intellectuelle, elle en produisait relativement beaucoup. Comptant en règle générale environ 1000 étudiants, elle en diplômait bon an mal an quelque 250 qui entraient dans la vie en tant que travailleurs de l'éducation, de l'administration ou des professions libé-

rales. Le recteur Twardowski, réfutant en 1823 les reproches de Novosiltsov, selon lesquels la jeunesse universitaire serait éduquée dans un mauvais esprit, écrit: „Depuis 1803 au moins 5000 étudiants ont quitté l’Université et pourtant on ne voit nulle part, parmi la population, des signes du mauvais esprit”²². Dans l’édification de la culture spirituelle de la nation ces cinq mille élèves de l’Université ont dû jouer un rôle considérable; entrés dans la vie polonaise ils ont d’emblée pesé sur son poids spécifique.

Le souci du Curateur pour le facteur national dans l’éducation universitaire se traduisit tout d’abord par sa tutelle sur la chaire d’éloquence et de poésie. La matière ainsi en son temps dénommée englobait un contenu assez vaste, en termes d’aujourd’hui: la théorie de la littérature, la stylistique, la littérature générale et la littérature polonaise. Tout cela dans la compétence d’un seul professeur.

Aussi rien d’étonnant que dès le début, dès 1803, des difficultés se manifestèrent dans le choix du titulaire dont les qualifications devaient être aussi vastes²². Quand se désistèrent les plus illustres des sollicités: Niemcewicz, Dmochowski, Woronicz il fallut bien se résigner à laisser la chaire vacante pendant plusieurs années. Le Curateur en était profondément affecté, mais il lui fallut attendre Śniadecki pour trouver en lui un recteur qui partageait ses idées et se proposait de les réaliser. Śniadecki avait depuis longtemps son point de vue bien arrêté sur la nécessité du polonais dans la science et l’enseignement²³, il avait bataillé à Cracovie pour lui assurer son rang vis à vis du latin encore prépondérant et pour lui garder sa noble pureté. Il comprenait parfaitement l’importance du souci de la langue nationale ici, en Lituanie, où l’irritait – come il écrivait lui-même – „la prononciation presque généralement défectueuse”. Aussi Śniadecki prit-il très à coeur le destin de la chaire d’éloquence et de poésie.

Il comprenait le but que visait le prince curateur. Il le comprenait pourtant un peu trop à sa manière. Ce fut cause d’une longue et parfois catégorique discussion par lettres: d’un différend presque entre le Curateur et le Recteur. C’est en 1809 qu’elle a eu lieu et elle concernait le concours pour la chaire d’éloquence et de poésie. Le Curateur fut fort mécontent du programme formulé par Śniadecki et publié par lui sans consultation préalable, programme, selon le Curateur, mal écrit. Les exigences du concours étaient trop exigües, Śniadecki ne semblait chercher qu’un bon maître de polonais, sans lui demander des connaissances spéciales en théorie ni des horizons plus vastes.

Pour Czartoryski cette chaire était bien autrement importante et il demandait au candidat des compétences beaucoup plus élevées. Il devait vraiment y tenir puisque, au cours de leur discussion, lui toujours si aimable voire amical avec le recteur, il sort de ses gonds et – pour la seule et unique fois, semble-t-il – adopte un ton cassant et impératif.

„Vous devez savoir – écrit-il à Śniadecki – que je ne suis pas de ceux qui s’obstinent dans leurs avis et que j’écoute toujours les avis contraires dans le dessein sincère de rechercher la vérité. Mais quand entre nous les avis sont tellement partagés qu’après avoir énuméré tous nos arguments pour et contre nous ne pouvons tomber d’accord, vous reconnaîtrez je pense que, par la force des choses, votre avis doit céder au mien... Je vous recommande donc de faire en sorte que l’Université veuille bien et sans tarder réparer son erreur”²⁴.

Le prince curateur savait taper du poing, quand l’affaire lui paraissait en valoir la peine. La chaire d’éloquence et de poésie, que nous appellerions aujourd’hui de langue et de littérature, était de celles-ci.

Aussi ne faut-il pas s’étonner que quand l’Université eut tranché le concours et engagé d’abord E. Słowacki, ensuite L. Borowski, Czartoryski était mécontent de ces professeurs et ne cessait de revenir aux projets soit de parfaire l’éducation des titulaires, soit de les remplacer par d’autres, plus qualifiés. Sans nul doute il tenait à faire de cette chaire le plus haut phare de la polonité, l’autorité exemplaire en ce qui concernait la langue et la culture nationale, somme toute une des grandes forces dirigeantes du développement spirituel de la nation sur tout ce territoire appartenant naguère à la République.

Czartoryski songeait également au développement de la littérature. Une chaire universitaire conçue et fonctionnant selon son modèle aurait dû exercer sur elle une influence décisive. L’état présent de la littérature polonaise, de la littérature avant le romantisme, n’éveillait pas l’adoration excessive de Czartoryski: il parle carrément de sa décadence. Ce qui le chagrine surtout c’est „son bas niveau, son mouvement incertain et ses progrès paresseux”, en un mot sa stagnation spirituelle, particulièrement coupable en un temps où tout autour la vie intellectuelle de l’Europe prend un essor nouveau. Écrivant donc au recteur Malewski en été 1829 au sujet (toujours!) de cette chaire²⁵, il souligne que ce qu’il lui importe, c’est de „relever notre littérature, restée si loin en arrière des autres, en un temps où la civilisation nouvelle fraie de nouvelles voies à la pensée... quand l’imagination même se voit offrir des champs d’exploration nouveaux”.

L’eau stagnante reprendra vie si on la dirige dans un lit nouveau, la littérature s’arrachera à la routine si on lui indique de nouvelles étoiles conductrices. C’est exactement ce que fera bientôt le romantisme. En un sens l’on peut dire que Czartoryski frayait la voie à ce courant. En un sens seulement, de toute évidence, car il était assez éloigné de la doctrine romantique; à l’époque, comme plus tard aussi, ses goûts le portaient plutôt vers un éclectisme éclairé et il était plus enclin à chercher des modèles pour notre littérature en Angleterre qu’en Allemagne. De ce point de vue l’attitude de Czartoryski d’avant 1820 ne diffère guère de celle qu’il adoptera des années plus tard, parlant dans son livre sur Niemcewicz de la querelle des classiques avec les romantiques.

Cette restriction faite on peut néanmoins soutenir avec justesse que Czartoryski essaya de frayer des voies nouvelles à la littérature polonaise. A l'aide de la chaire d'éloquence et de poésie il avait résolu de changer le cours de la littérature, de la faire échapper à l'influence néfaste de la littérature française néoclassique pour la tourner vers les modèles éternellement vivants de la beauté classique des anciens.

Il sait gré au français de son rôle vivifiant au temps du roi Stanislas Auguste, mais il voit bien où ce rôle se terminait et – plus grave encore – où il devenait maléfique.

„Eveillés au sein de l'obscurité régnante – écrit-il – nous nous sommes précipités sur la première lumière qui s'offrait à nos yeux ouverts. Mais cette façon de prendre exemple en toutes choses sur un modèle étranger et le seul adulé au détriment des autres et de ses forces propres, nuit et nuira toujours à la cause nationale, elle réprime toute tentative d'originalité et nous condamne à d'impuissantes imitations... Pourquoi n'irions-nous pas aux sources premières, pourquoi n'y chercherions-nous pas de nouvelles étincelles, au lieu nous en tenir aux imitations?... Toutes les grandes littératures se sont épanouies non pas en se singeant mutuellement, mais en se tournant vers les instigateurs de l'antiquité, en leur volant le feu et l'amour de la beauté”.

Donc abandon des schémas routiniers du goût régnant et retour aux sources de l'immortelle beauté, abandon de la passive imitation et retour à une originalité pleine d'invention – ces deux mots-d'ordre, si précisément exprimés, font de Czartoryski le précurseur en quelque sorte du renouveau apporté à la littérature polonaise par le romantisme. Le Prince curateur a de plus judicieusement prévu que la chaire d'éloquence et de poésie de l'Université de Vilna pourrait jouer un rôle capital dans un tel renouveau, bien qu'il n'eut jamais pensé sans doute qu'il surviendrait si tôt et qu'il serait aussi triomphal.

*

Nous avons décrit de la sorte une idée motrice, décisive de l'activité de Czartoryski en tant que curateur. Elle se résume dans le programme suivant: sauvegarder les restes de l'Etat démembré en cultivant et propageant la langue polonaise; faire épanouir la culture nationale, relever la littérature et la diriger sur de nouvelles voies; affermir dans toute sa richesse le sentiment national; ce fondement de toute existence nationale; en un mot fortifier la polonité sur les terres de sa juridiction afin qu'elle puisse résister à toutes les intempéries de l'histoire.

Il faut sans doute reconnaître que la participation personnelle du Curateur à l'administration de sa région n'était pas toujours très effective²⁶. Absorbé par ses fonctions publiques et ses affaires de famille, il ne passait pas à Vilna autant de temps qu'il aurait dû pendant ces vingt ans, il ne

veillait pas assez sur place à l'exécution de ses directives. Il n'en reste pas moins que, quant à la conscience des devoirs incombant à l'Université, quant à l'intensité et la clairvoyance de sa conception de l'éducation nationale, Czartoryski fut un curateur proprement providentiel. Dans ce sens nous pouvons approuver sans hésitation les paroles de Jan Śniadecki²⁷: „La Providence, veillant sur l'œuvre du roi Stefan Batory, lui désigna pour dieux lares une famille célèbre par sa naissance, son éducation et ses mérites”.

Traduit du polonais par Georges Lisowski.

Notes

¹ Cours inaugural, professé le 11 octobre à l'ouverture de l'année universitaire 1929–1930 à l'Université Stefan Batory de Wilno.

² J. Bieliński: *Vie du prince A. J. Czartoryski*, Varsovie 1905, II 46.

³ *Correspondance d'A. Czartoryski et de J. Twardowski* dans les „Annales de la Société des Amis de la Science” de Poznań, vol. XXVI, 444.

⁴ L'Université de Vilna fêta alors le 350e anniversaire de sa fondation.

⁵ H. Kołłątaj: *L'état des lumières en Pologne*, Varsovie, 1905, p. 25.

⁶ A. K. Czartoryski: *Pensées sur les écrits polonais*, Wilno 1810, p. 147.

⁷ H. Kołłątaj: *Remarques sur... la Principauté de Varsovie*, Leipzig 1808, p. 207.

⁸ On voit par sa lettre à Albertrandi de 1801 jusqu'où pouvaient aller le manque de foi et la résignation nationale de Karpiński (cf. S. Pigoń: *La pusillanimité du chanteur de Justine*, in „Myśl Narodowa” (Pensée Nationale), 1937, nr. 35.

⁹ A. K. Czartoryski, op.cit. p. 84.

¹⁰ H. Kołłątaj, op.cit. p. 208. – Cf. aussi I. Chrzanowski: *Niemcewicz en tant qu'amoureux et défenseur du parler natal*. In *Studia i Szkice* (Études et esquisses) vol. I, Cracovie 1939.

¹¹ L. Dębicki: *Puławy*, Lwów 1888, III 122.

¹² H. Kołłątaj: *L'état des lumières...* p. 25.

¹³ J. Kallenbach: *La curatelle de Vilna* in „Czasy i ludzie” (Les temps et les hommes), Varsovie 1905, p. 38.

¹⁴ „Annales de la Société des Amis des Sciences à Poznań”, XXVI 219.

¹⁵ M. Baliński: *Souvenirs sur Jan Śniadecki*, Wilno 1805, I 525.

¹⁶ *Pensées sur les écrits polonais*, p. 189.

¹⁷ Il ne sera pas superflu d'ajouter que c'est à l'instigation des Czartoryski que Niemcewicz a pris la plume contre le culte de tout ce qui était étranger. C'est à Puławy qu'il a écrit (1810) un plaisant récit „La sentence de Jupiter”. Il y raconte qu'un jour les Romaines se sont engouées à ce point du grec, qu'elles se sont mises à mépriser la langue et la nationalité romaines.

„Les premières dames de la ville
Se faisaient un point d'honneur
De mal comprendre leur langue natale
Et parfois de l'ignorer complètement.”

Cédant aux prières des Romains Jupiter prononça une sentence cruelle, à savoir que celles des Romaines qui n'abandonneront pas ce vice, perdront leurs charmes et beautés.

„A chaque mot prononcé dans cette langue
Elle verra tomber deux de ses charmes.”
Quant à celle qui
„Persevéra dans cet engouement

Elle portera son bonnet de travers,
 Ses rubans seront froissés, ses robes
 Toujours mal assorties, enfin
 Traîtresse à sa race, elle ne trouvera
 A Rome ni mari ni amant.”

Cette sentence terrible eut raison de l'épidémie. Les Romaines revinrent à la langue natale. Le sens et la morale de ce récit suivent la ligne observée par la cour de Puławy, laquelle, de cette manière mettait dans son camp la raillerie et la ridiculisation.

¹⁸ E. Felińska: *Mémoires de ma vie*. Wilno 1856, II, 276, 294.

¹⁹ J. Bieliński, op.cit. II 25

²⁰ Cité par M. Żmigrodzki dans „Przewodnik Nauk.-literacki” (Guide Scientífico-Littéraire) 1885, p. 1063.

²¹ „Annales de la Societé des Amis de la Science de Poznań”, XXVI, 362.

²² S. Pigoń: Histoire d'un concours pour la chaire d'éloquence et de poésie (tiré à part du *Mémorial de l'Université Stefan Batory*). Wilno 1929.

²³ I. Chrzanowski: Le conservatisme linguistique de Jan Śniadecki. *Studia i szkice (études et esquisses)*. Cracovie 1939.

²⁴ Lettre du 3 août 1809, ms. de la Curatelle de Vilna, anciennement au Musée Czartoryski de Cracovie, nr. 141, p. 78 et suiv.; publication *Źródła mocy*, nr. 7. Wilno 1931.

²⁵ Actes de la Curatelle de Vilna, ms. nr. 142, p. 82; publication *Źródła mocy*, nr. 7. Wilno 1931.

²⁶ L. Janowski: *Dans les rayons de Wilno et de Krzemieniec*. Wilno 1923, p. 143.

²⁷ J. Śniadecki: *Vie... de Poczobut*. Wilno 1810, p. 37.